



Eric Cantona : «Rachida (Brakni) m'a dit : "si tu t'endors devant La Loi de Téhéran, je divorce"»



Eric Cantona et Rachida Brakni, en 2020. © Berzane Nasser/ABACA

Interview [Yannick Vely](#) 29/10/2022 à 16:36

Article réservé aux abonnés

C'est l'un des plus beaux (et discrets) couples du cinéma français. Rachida Brakni et Eric Cantona sont les présidents du jury du Festival Cinémed à Montpellier. Nous les avons rencontrés.

Paris Match. Pourquoi avoir accepté d'être les coprésidents du Festival du cinéma Méditerranée Cinemed à Montpellier ?

Rachida Brakni. Déjà parce que c'est un très très beau festival et que c'est la première fois qu'on nous proposait de le faire ensemble. Nous sommes tous les deux des enfants de la Méditerranée.

Eric Cantona. Nous sommes souvent d'accord sur ce que l'on voit, que ce soit des films ou des oeuvres d'art. Parce que sinon ça peut être source de conflit (rires). Il y a des gens qui vivent ensemble et qui ne sont d'accord sur rien. Dans 99% des cas, on est d'accord, en argumentant. C'est intéressant aussi de parler des films avec des gens qu'on connaît plus ou moins, qui viennent d'univers complètement différents. Et puis il y a la Méditerranée qui nous unit.

Rachida Brakni. On voit très bien ici à quel point, la Méditerranée crée une identité très forte. Un Marseillais a beaucoup plus de points en commun avec un Algérois ou avec un Espagnol qu'avec un Strasbourgeois, pour prendre un exemple. C'est une empreinte très forte. Nous découvrons des films qui viennent de pays différents mais il y a malgré tout beaucoup de choses communes qui sont liées à la lumière, à la chaleur, à des portes et à des fenêtres ouvertes, où on vit un peu sous le regard de l'autre.

Quels cinéphiles êtes-vous ? Qui décide quel film voir le soir ?

Rachida Brakni. Ce serait mentir de dire qu'on est des cinéphiles acharnés, surtout depuis qu'il y a les enfants. Mais maintenant qu'ils grandissent, on en voit davantage. Pendant le confinement, on avait instauré un rituel qui était génial. On regardait un film par jour. On les choisissait à tour de rôle et on les regardait ensemble. Et puis maintenant qu'ils grandissent, on les emmène à la Cinémathèque, à Lisbonne, où l'on vit, pour découvrir des vieux films. Alors au départ, ça rechigne un peu. Et puis après ils sont ravis. Il n'y a pas longtemps, nous sommes allés voir «L'homme qui rétrécit», c'est tellement poétique et métaphysique. Les enfants étaient hyper emballés alors qu'ils ne seraient probablement pas allés voir ce film d'eux-même. Donc là, ça commence à être intéressant pour nous de renouer avec avec le cinéma, cette expérience collective.

Eric Cantona. Il n'y a pas longtemps, Rachida a vu «La Loi de Téhéran» au cinéma, puis elle a loué le DVD et elle m'a dit : "je te préviens, si tu t'endors, je divorce". Et je ne me suis pas endormi (rires). Je n'avais pas envie de divorcer mais le film était vraiment bien. Je peux m'endormir sur un bon film aussi, ça dépend de tellement de choses. Pour en revenir à notre rôle de jury, découvrir un film le matin, à 14h ou à 20h30, ce n'est pas la même chose. On doit prendre de la distance par rapport à tout ça et le public doit en avoir conscience. Cela reste subjectif.

Nous sommes arrivés à un point de bascule

Rachida Brakni

Les festivals continuent de rassembler beaucoup de cinéphiles alors que la baisse de la fréquentation des salles est constante. Comment faire pour redonner envie aux spectateurs ?

Rachida Brakni. Nous nous posons tous cette question. Une chose est sûre, nous sommes arrivés à un point de bascule et il va falloir sérieusement réfléchir à comment prendre ce

virage avec l'arrivée des plateformes. Dans un festival, le prix de la place est beaucoup moins cher, déjà.

Eric Cantona. C'est difficile de lutter quand le prix d'un billet au cinéma est plus cher qu'un abonnement mensuel à Netflix.

Rachida Brakni. Je pense que le cinéma va devoir suivre la même évolution que l'industrie de la musique. Les disques ne se vendent presque plus, hormis les vinyles qui sont des objets rares, de collection, mais les festivals de musique ne désemploient pas. Quand on propose des rencontres, des échanges, des débats, le public répond présent et donc le cinéma continuera d'exister. Il faut que le cinéma se repense comme une expérience particulière et une expérience particulière, ça ne peut pas être juste prendre un ticket qui coûte douze, treize euros, pour se retrouver tout seul dans un multiplexe. On le voit quand on va en province pour une avant-première, il y a toujours du monde parce qu'on leur propose une rencontre, un débat.

Eric Cantona. Je crois en la métamorphose. Si quelque chose doit mourir, il faut accompagner la naissance d'autre chose. Et c'est à nous de penser à comment on fait, comment quelque chose peut renaître. Ce qui est très étrange; c'est qu'on vend des télévisions de plus en plus grandes, avec des enceintes de plus en plus sophistiquées, pour la plupart du temps, finir regarder un film sur son ordinateur. C'est quand même très paradoxal. Je pense aussi que la jeunesse est la première génération née avec les téléphones portables et donc les jeunes sont habitués à voir des contenus sur des petits formats.

Rachida Brakni. En plus, il y a un travail d'éducation à faire. Comment intéresser les jeunes à vivre le cinéma comme un moment de partage sur un grand écran ?

Eric Cantona. Je pense aussi que ce serait intéressant de revenir au cinéma de quartier avec des associations qui initient les jeunes des quartiers. Quand j'étais enfant aux Caillols à Marseille, on avait notre cinéma. Il y a plein de petites associations dans les quartiers, des jeunes, des grands frères, des MJC, qui pourraient amener l'école du quartier au cinéma. Ça, ça ne peut pas exister dans les multiplexes. J'ai des souvenirs... même le siège, même l'odeur, même la lumière. Quand on rentrait dans la salle, il y avait une âme. En plus, maintenant, pour aller dans un multiplexe, il faut prendre la voiture. Aux Caillols, j'allais au cinéma à pied.

Rachida Brakni. On a perdu les courts métrages aussi.

Eric Cantona. Cela n'empêcherait pas les multiplexes d'exister. Au contraire, ça permet d'initier les jeunes, de créer du débat et après ils iront voir un gros film projeté dans un multiplexe. Il y a un travail de fond qui doit être fait.

Rachida Brakni. J'ai discuté avec le directeur du Louxor à Paris. Et bien, ça cartonne. Il propose des ciné concerts, il propose des trucs sur l'alimentation pour les enfants pour sortir des popcorns dégueulasse. Il travaille avec des écoles et ça, ça marche. Il faut vous amener au cinéma avec une proposition différente.

Eric Cantona. A l'école, il faut aussi relayer la sortie au cinéma, si c'est de l'animation, leur faire faire des trucs animés. Les pensées se suivent et s'enchaînent. Le multiplexe, cela ne crée rien.

On était tous dehors à faire Bruce Lee

Eric Cantona

Peut-être avons-nous trop sacralisé l'expérience cinéma aussi ? Il y a des polémiques sur les salles où les jeunes chahutent alors que ça a toujours existé...

Eric Cantona. Je me souviens qu'à la fin des films de Bruce Lee, aux Caillols on était tous dehors à faire Bruce Lee (il mime les gestes de kung fu, Ndlr). Je pense que c'est là que tu prends conscience de l'état dans lequel te met un film. Le cinéma te transforme le temps d'un film. Tu t'identifies à un personnage, il faut un certain temps pour en sortir.

Rachida Brakni. Il y a eu un certain élitisme aussi. Il y a plein de gens qui ne se reconnaissent pas dans les personnages qui sont aujourd'hui au cinéma. Autant je pouvais me reconnaître dans le vieux cinéma, autant, je caricature un peu, il y a eu un côté germanopratin français avec des problématiques de bourgeois, quarantenaires... Il y a eu une forme de mépris pour les autres genres cinématographiques. Cela commence un peu à changer. Il n'y a pas eu de films pendant je ne sais combien d'années sur des sujets sociétaux et ce sont les Américains qui finissent par faire une série sur Malek Oussékine.

Eric Cantona. C'est vrai qu'il y a une forme de mépris. « J'ai fait le film qui passe au cinéma, donc il est meilleur que les films de plateforme ». Les plateformes font aujourd'hui travailler les techniciens, les acteurs. Les films français n'ont jamais aussi vus dans le monde entier. [«Balle perdue»](#) par exemple, au cinéma, il aurait été acheté et vu dans deux trois pays, là il cartonne sur Netflix.

Rachida Brakni. Ce qu'on produit au cinéma, doit être différent de ce qu'on produit à la télé ou sur une plateforme. Cela doit rester une œuvre d'art particulière.